

Maurice Rollinat
Bêtes et gens du Berry

Poèmes choisis pour le 26 janvier 2015
à la Cave à Poèmes

Séance préparée et animée par Pierre Blavin

Lectures par

fanFan, Pierre Leibo, Jean-François Blavin, Vincent Marie, Geneviève Castang, Christian Richard, Gérard Trougnou, Nicole Durand, Catherine Havel, Hélène Lustman, Catherine Le Norcy, Philippe Martineau, Henri Tomas, Jean-Claude Morera, Lucie Édouard, Mirna Raccah, Jean Hautepierre, Thierry Sajat.

La promenade champêtre

Mai, le plus amoureux des mois,
Fleurit et parfume les haies.
Allons-nous en dans les chênaies,
Égarons-nous au fond des bois !
Cherchons la source et les clairières,
Dormons à l'ombre du bouleau ;
Un bon soleil ami de l'eau
Sourit aux flaques des carrières.

Et tous deux nous nous enfonçons
Dans la campagne ! et, champs, prairies,
Brandes, mares et métairies
Tout ça rêve entre les buissons.
Intrigués par notre costume,
Les bœufs, avec un œil dormant
Nous considèrent gravement
En léchant leur mufle qui fume.

Mélancolique et cher pays,
À nous tes petites auberges,
Ta Gargillesse humble et tes berges
Si pleines d'ombre et de fouillis !
Nous deux nous sommes les touristes
Familiers de tes casse-cou,
Et nous adorons le coucou
Qui pleure dans tes bois si tristes.

— Traversons la cour du fermier :
Au fond, le chien dort sous un frêne,
Lentement un crapaud se traîne
Horrible et doux sur le fumier.
Ici, la cane barboteuse
Glousse devant un soupirail ;
Là, des bergers frottent leur ail
Sur une croûte raboteuse.

Tiens ! voici venir chevauchant,
Assis sur des sacs de farine,
Le grand Pierre à qui Mathurine
Songe plus d'une fois au champ.
Insoucieux, il se balance,
Jetant sa voix claire à l'écho,
Déhanché sur son bourriquot,
Et tout rempli de nonchalance.

Angélique, au bord du lavoir,
À genoux dans l'herbe et la mousse,
Tape et tord le linge qui mousse.
C'est tout un plaisir de la voir !
Il sonne en vain le battoir jaune,
Les grenouilles n'en ont pas peur.
Dans une sereine torpeur,
Elles songent au pied d'un aune.

Que nous font les terrains vaseux
Puisque chantent les pastourelles,
Et qu'on peut voir dans les nids frêles
Le mystère des petits œufs ?
La pente est rude, mais la roche
Où le pied se pose au hasard
S'émeraude avec le lézard,
Et voici que la Creuse est proche !

Là-bas, Margot jacasse avec
Autant de feu qu'une dévote,
Elle court, sautille et pivote,
Hochant la queue, ouvrant le bec.
Impossible d'être plus drôle !
Elle danse, et va s'amusant
D'un beau petit caillou luisant,
Et d'un brin d'herbe qui la frôle.

Du fond des chemins oubliés
Où notre semelle s'attache,
Nous voyons la vieille patache
Qui roule entre les peupliers.
Quand les coups de fouets aiguillonnent
Les pauvres chevaux courbatus,
Sur les colliers hauts et pointus,
Comme les grelots carillonnent !

Et la hutte en chaume terreux,
Abri des petites bergères,
Est au milieu de ses fougères
Hospitalière aux amoureux.
Dans un mystère délectable,
Las de courir et de causer,
Nous venons nous y reposer,
Sur la paille qui sent l'étable.

Les vieux chevaux

Je suis plein de respect pour la bête de somme,
Et, pour moi, l'âne maigre et les chevaux poussifs
Marchant devant le maître affreux qui les assomme,
Sont de grands parias, résignés et pensifs.

Aux champs, dans leur jeunesse, aussi dodus qu'ingambes,
Ils avaient du foin vert, ils avaient du répit.
Ils traînent maintenant leur vieux corps décrépité,
Le séton au poitrail, et l'écorchure aux jambes.

Ils déferrent leur corne à force de tirer,
Pleins d'ulcères hideux que viennent lacérer
Les lanières du fouet et les mouches féroces.

Et l'homme, ce tyran qu'irrite la douceur,
Les flagelle à deux mains, en hurlant : « Boitez, rosses,
« Mais vous me servirez jusqu'à l'équarrisseur ! »

Maurice Rollinat, *Dans les brandes*, 1877.

Les deux compagnons

Cet énorme cheval et ce tout petit âne,
Frères en coups de fouet, en jeûnes, en labeur,
Ont pris les mêmes airs d'angoisse et de stupeur,
Pensent le même effroi dans la nuit de leur crâne.

À force de tirer côte à côte, en souffrant,
Ils ont suppléé presque au manque de langage
Par des mouvements d'yeux, d'oreilles, et je gage
Qu'entre eux braire et hennir est un parler courant.

Aussi, lorsqu'en leur pré d'herbe courte et mauvaise,
De la sorte, ils ont pu converser bien à l'aise,
Alors c'est du délire après l'épanchement.

Pleins de la belle humeur que l'un à l'autre insuffle,
Ils se roulent en chœur, et simultanément
Se relèvent tous deux pour s'embrasser le muflle.

Maurice Rollinat, *Les Bêtes* (éd. posthume 1911).

Mon chien Pistolet

Sa gravilé comique et son froid badinage
Font que mes yeux distraits s'amusement, n'importe où.
Au creux, sur la hauteur, au bord de l'eau, partout,
Rôle éternellement notre compagnonnage.

Même en ses jours de fugue et de libertinage
Il vient me retrouver encore — tout à coup
Il surgit d'un buisson, d'un bois, d'un casse-cou.
Et reprend devant moi son gai papillonnage .

De face ou de profil — assis comme debout,
Au petit pas, rampant, à la course, à la nage,
Dans toutes ses façons, il est bien moyen-âge
Avec son œil de biche et sa couleur de loup.

Souple et fort — jappant sec et plutôt taciturne,
Ce chien d'acier répond au nom de Pistolet :
Et certes ! il en vaut un par sa garde nocturne.

Au moindre craquement de porte et de volet
Il s'arme ! et, si quelqu'un pénétrait dans la salle
Il ne ferait qu'un bond, soudain comme une balle.

Maurice Rollinat, *LaNature*, 1892.

Ballade des lézards verts

À Saint-Paul Bridoux.

Quand le soleil dessèche et mord le paysage,
On a l'œil ébloui par les bons lézards verts :
Ils vont, longue émeraude ayant corps et visage,
Sur les tas de cailloux, sur les rocs entr'ouverts,
Et sur les hauts talus que la mousse a couverts.
Ils sont stupéfiés par la température ;
Près d'eux, maint oiselet beau comme une peinture
File sur l'eau dormante et de mauvais conseil ;
Et le brin d'herbe étroit d'une frêle ceinture
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

Puis, ils gagnent après tous leurs circuits d'usage
Les abords des lavoirs toujours si pleins de vers ;
Aux grands arbres feuillus qui font le tamisage
De l'air en feu stagnant sur tant de points divers,
Ils préfèrent les houx chétifs et de travers.
Lazzaroni frileux des jardins sans culture,
Côteyeurs du manoir et de la sépulture,
Ils s'avancent furtifs et toujours en éveil,
Dès qu'un zéphyr plus frais lèche par aventure
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

Par les chemins brûlés, avides d'arrosage,
Et dans les taillis bruns où cognent les piverts,
Ils s'approchent de l'homme, et leur aspect présage
Quelque apparition du reptile pervers
Qui s'enfle de poison pendant tous les hivers.
Un flot de vif-argent court dans leur ossature
Quand ils veulent s'enfuir ou bien chercher pâture ;
Mais parfois, aplatis dans un demi-sommeil,
Ils réchauffent longtemps, sans changer de posture,
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

ENVOI

Ô Crocodile ! Œil faux ! Mâchoire de torture,
Apprends que je suis fou de ta miniature.
Oui ! J'aime les lézards, et, dans le jour vermeil,
J'admire, en bénissant l'Auteur de la nature,
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

Maurice Rollinat, *Les Névroses*, 1883.

Frère et sœur

Frère et sœur, les petiots, se tenant par la main,
Vont au rythme pressé de leurs bras qu'ils balancent ;
Des hauteurs et des fonds de grands souffles s'élancent,
Devant eux le soir lourd assombrit le chemin.

Survient l'orage ! avec tout l'espace qui gronde,
Avec le rouge éclair qui les drape de sang,
Les barbouille de flamme en les éblouissant ;
Enfin, la nuit les perd dans la forêt profonde.

Ils ont peur des loups ! mais, bientôt,
Ils s'endorment. Et, de là-haut,
La lune qui verdit ses nuages de marbre
Admire en les gazant¹ ces deux êtres humains
Sommeillant la main dans la main,
Si petits sous les si grands arbres !

Les petits maraudeurs

Faisant sonner leur gaieté franche
Dans leur beau rire à plein gosier,
Ils massacrent le cerisier,
Et chacun emporte sa branche.

Mais quelle branche ! longue et large,
Toute foisonnante de fruit,
Qui tremble au soleil et reluit
En les inclinant sous sa charge !

Qu'importe ! ils se sauvent là-bas
Vers le bon ombrage, d'un pas
Que l'avidité rend alerte,

Et les bœufs regardent, rêvants,
Ces petits cerisiers vivants
Qui cheminent dans l'herbe verte.

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*, 1899.

¹ En les enveloppant de gaze (pansement).

La petite couturière (extrait)

[...]

La voilà donc tirant son fil,
Assise devant la croisée !
Délicieuse de profil,
La voilà donc tirant son fil.
Aux rayons d'un soleil d'avril
La vitre miroite irisée.
La voilà donc tirant son fil,
Assise devant la croisée.

Ses doigts rompus aux longs fuseaux,
Coudraient une journée entière.
Ils sont vifs comme des oiseaux
Ses doigts rompus aux longs fuseaux.
Comme ils manœuvrent les ciseaux
Qui pendent sur sa devantière !
Ses doigts rompus aux longs fuseaux
Coudraient une journée entière.

Elle sait couper un gilet
Dans une vieille redingote,
Et ravauder un mantelet ;
Elle sait couper un gilet.
Pour la boutonnière et l'ourlet,
Que de tailleurs elle dégote !
Elle sait couper un gilet
Dans une vieille redingote !

Elle coud du vieux et du neuf,
Elle repasse et rapiécette,
Draps de coton et draps d'Elbeuf,
Elle coud du vieux et du neuf.
Comme elle fait courir son œuf
De bois peint dans une chaussette !
Elle coud du vieux et du neuf,
Elle repasse et rapiécette !
[...]

Maurice Rollinat, *Dans les brandes*, 1883

Le chasseur en soutane

Il tire aussi bien qu'il pérore,
Le grand curé sec et rustaud.
— Pour s'en aller chasser plus tôt,
Il dit sa messe dès l'aurore.

Ce n'est pas en vain qu'il explore
Le bois, la brande et le plateau !
Il tire aussi bien qu'il pérore,
Le grand curé sec et rustaud.

Mais son tricorne qu'il décore
D'une plume de cailleteau
Se profile au flanc du coteau.
Un coup part !... C'est un lièvre encore.
Il tire aussi bien qu'il pérore.

Maurice Rollinat, *Dans les brandes*, 1883.

Le jeteur d'épervier

De loin, j'apercevais comme une forme humaine,
Noire et gesticulant d'une étrange façon,
En marchant au milieu de l'eau. — J'eus le frisson :
La mort s'offrait là-bas à quelque veuve en peine...

Et, longeant la rivière à travers le brouillard,
Je courais, pour tâcher de sauver le pauvre être,
Lorsqu'au lieu d'une femme en deuil, je vis un prêtre
Pêchant à l'épervier — sans rabat, le gaillard !

Souple et fort, poings tendus, à pleine corde... Floc !
Il le déployait rond — tout entier, d'un seul bloc.
Quant aux balles, ses dents n'avaient pas l'air d'y mordre...

Les coups se succédaient en tous sens, à foison...
À peine s'il avait déposé son poisson
Qu'il relançait plus loin son filet, sans le tordre.
À clignotements frais, luisaient les cieus sans voiles,
Et, longtemps, je suivis près de l'eau, les doublant,
Le grand fantôme noir au grand épervier blanc
Qui semblait maintenant pêcher dans les étoiles !

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*, 1899.

Le distrait

Le bon père Sylvain, ayant bu sa chopine,
Des bras et du bonnet opine
Pour le patron du cabaret
Qui vient de l'appeler en riant : « Vieux distrait ! »
« C'est ben vrai ! Je l'dis sans mystère,
Si j'suis l'plus fin buveur de vin
J'suis aussi l'plus distrait d'la terre,
Fait, goguenardement, le vieux père Sylvain.
En vill', cheux nous, où que j'me mouve,
Quoi que j'dise ou que j'fasse', ya pas !
Mêm' dans les affair' du trépas,
J'suis toujours distrait, et j'le prouve :
Il faut dir' que c'jour-là, ma foi !
Les gens fur' coupab' autant q'moi.
L'nouveau-né d'ma voisine étant donc mort-défunt,
J'fus à l'enterr'ment comm' chacun.
Asseyez-vous ! qu'on m'dit, pèr' Sylvain ! J'prends une chaise,
J'étais pas mal, sans être à l'aise...
C'était par un ch'ti temps d'décembre
Qui brouillait l'jour gris dans la chambre ;
Les uns étaient en réflexion,
D'aut' pleuraient, sans faire attention.
V'là q'celui qui port' les p'tits morts
Arrive et dit : « Où donc q'ya l'corps ? »
On cherch' partout, à gauche, à droite,
Tant qu'enfin l'pèr', v'nant à trouver,
M'fait signe en colèr' de m'lever :
J'm'étais ben assis d'sus la boîte ! »

Le fossoyeur

Le fossoyeur-bedeau
Se fait toujours attendre...
Les porteurs vont reprendre
Leur funèbre fardeau.

En soufflant ses grands cierges
L'officiant se dit :
« Mon sacristain maudit
Court encor les auberges ! »

Enfin, on s'achemine
Au cimetièr, et là
Riant tout fort, voilà
Chacun changeant sa mine.

Car, une voix sereine,
Avec l'accent gouailleur,
Celle du fossoyeur,
Monte et dit, souterraine :

« C'te nuit, un coup d'boisson
M'a fait perd' la raison ;
Comm' j'étais dans la place
J'ai réchauffé la glace.

Vos libera, quoiq' saoul,
J'les entends ben d'mon trou :
Que l'bon Dieu les exauce !

Pauv' mort ! t'attends ta fosse ?
Tu l'auras ! laisse avant
S'désenterrer l'vivant ! »

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*, 1899.

Le vieux haineux

Ce mort qui vient là-bas fut un propriétaire
Qui lui fit dans sa vie autant de mal qu'il put.
Donc, le voilà debout, travail interrompu,
Pour voir son ennemi qu'enfin on porte en terre.

Regardant s'avancer la bière, il rit, se moque,
Et, tous ses vieux griefs fermentés en longueur
Que son clair souvenir haineusement évoque,
Un à un, triomphants, se lèvent dans son cœur.

Mais, pendant qu'il ricane au défunt détesté,
La terre, l'eau, l'azur, les airs et la clarté,
Tout est amour, tendresse, oubli, calme ! Il commence
À subir peu à peu cet entour de clémence ;

Toujours plus la Nature, en son large abandon,
Lui prêche le respect du mort et le pardon,
À la miséricorde enfin son âme s'ouvre,

Et, lorsque le cercueil passe en face de lui,
Il montre en son œil terne une larme qui luit,
Et, coudant le genou, s'incline et se découvre.

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*, 1899.

La mariée

La mariée est toute pâle,
Aussi pâle que son bouquet,
Lorsque la danse et le banquet
Ont cessé dans la grande salle.

Le père sourit d'un air mâle,
Et la mère a l'œil inquiet.
La mariée est toute pâle,
Aussi pâle que son bouquet.

— Plainte exquise, harmonieux rôle,
Interminable et doux hoquet ! —
Aussi, quand le matin coquet
Montre sa rose et son opale,
La mariée est toute pâle.

Maurice Rollinat, *Les Névroses*, 1833.

La veuve

Hélas oui ! longtemps, son malheur
Lui fut prédit par ses alarmes.
Mais, par ce temps ensorceleur
De bruine dans la chaleur,
Elle pose un peu sa douleur
Comme un soldat pose ses armes.
De l'azur moite il pleut des charmes !
L'arc-en-ciel étend ses couleurs
Sur la molle extase des fleurs,
De l'eau, des frênes, et des charmes.
Et, tendrement, aux longs vacarmes
Des oiseaux plaintifs et siffleurs,
La veuve sourit dans les pleurs
Au soleil qui luit dans les larmes.

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*, 1899.

La laveuse

Extrait

[...]

Au bord d'un étang qui clapote,
Une vieille femme en capote,
À genoux, les sabots piqués dans le sol gras,
Lave du linge blanc et bleu qu'elle tapote
Et retapote à tour de bras.

— « Par où donc est-elle venue,
« Cette sépulcrale inconnue ? »
Et je m'arrête alors, pensif et répétant,
Au milieu du brouillard qui tombe de la nue.
Ce soliloque inquiétant.

Œil creux, nez crochu, bouche plate,
Sec et mince comme une latte,
Ce fantôme laveur d'un âge surhumain,
Horriblement coiffé d'un mouchoir écarlate,
Est là, presque sur mon chemin.

Et la centenaire aux yeux jaunes,
Accroupie au pied des grands aunes,
Sorcière de la brande où je m'en vais tout seul,
Frappe à coups redoublés un drap, long de trois aunes,
Qui pourrait bien être un linceul.

Alors, tout à l'horreur des choses
Si fatidiques dans leurs poses,
Je sens la peur venir et la sueur couler,
Car la hideuse vieille en lavant fait des pauses
Et me regarde sans parler.

Et le battoir tombe et retombe
Sur cette nappe de la tombe,
Mêlant son diabolique et formidable bruit
Aux sifflements aigus du vent qui devient trombe ;
Et tout s'efface dans la nuit.

[...]

Le chat

Par le muet et le cafard
Du pas, de la miaulerie,
Par la louche câlinerie
Du mouvement et du regard,

Le chat vous prend. Fauve et mignard,
Il a de la sorcellerie ;
Son surgissement quelque part
Met du songe et de la féerie.

J'aime ce féroce bénin,
Moitié miel et moitié venin,
Ambigu des pieds à la tête,

Et cet hypocrite parfait
Plus d'une fois m'a fait l'effet
D'une Circé changée en bête.

L'esprit félin

Ce petit chat tout noir à la prunelle verte
Doit avoir une âme de chien ;
Il chasse, il arrête si bien,
Flairant, patte levée et la gueule entr'ouverte.

Mais le plus surprenant c'est que son pas alerte
À toute heure s'emboîte au mien,
Avec moi part et s'en revient,
Me talonne partout dans la brande déserte.

Sur mon allure il piète, il rampe,
Saute, escalade, prend le trot,
Pour moi cuit au soleil, sous l'averse se trempe.

Est-ce un diable, un Esprit ? Je finis par le croire,
Car, positivement, elle me poursuit trop
Cette petite bête noire.

Le chat-huant

« Est-il sur un arbre où dans un creux de roche ?
C'est drôle, ce cri qui part on ne sait d'où !
Et puis, cet horrible et triste miaou
Tantôt vient de loin et tantôt se rapproche.

En vain je regarde ! En vain ma canne embroche
Les buissons, et rôde au fond de chaque trou !
Est-il sur un arbre ou dans un creux de roche ?
C'est drôle, ce cri qui part on ne sait d'où !

Il miaule encor : diable ! je me reproche
D'avoir affronté ce maudit casse-cou.
La nuit tombe avec un coassement fou ;
Mais toujours la plainte introuvable m'accroche :
Est-il sur un arbre ou dans un creux de roche ? »

Maurice Rollinat, *Dans les brandes*, 1883.

Sur une croix

Dans ce pays lugubre et si loin de la foule,
Un cimetière d'autrefois,
Bien souvent m'attirait avec sa grande croix
Dont la tête et les bras se terminaient en boule.

Or, fin d'automne, un soir que tout était plongé
Dans une mourante lumière,
Je m'arrêtai pour voir la croix du cimetière...
Qu'avait-elle donc de changé ?

De façon peu sensible et pourtant singulière,
Son sommet s'était allongé.
Et, curieusement, saisi, le sang figé,
Immobile comme une pierre,
Vers elle je tenais tendus l'œil et le cou,
Lorsqu'un chat-huant tout à coup
Vint à s'envoler de sa cime !
Et, j'en eus le frisson intime :
Cette bête incarnait l'âme d'un mauvais mort
Sur le haut de la croix méditant son remords.

Maurice Rollinat, *Paysages et paysans*,

Le grand chat pêcheur

Ichtyophage errant, braconnier jusqu'aux fibres,
Il suit rivière ou lac, ruisseaux pleins ou taris,
En scrutant les recoins de ses yeux vert-de-gris,
Entre l'ajonc qui rêve et le roseau qui vibre.
Penché sur l'onde, il sait garder son équilibre
Et prend de beaux poissons d'or fauve et d'argent gris,
Un peu de toute espèce et de tous les calibres,
Mais les vérons lui font ses repas favoris.
Vivent les goujons crus ! il les préfère aux frits
Qu'il laisse aux tristes chats trop vils pour être libres.
En lui-même il s'en veut, se raille, se dénigre,
Quand la glace l'oblige à manger des souris.
Il lui faut son fretin, sa blanchaille à tout prix !
Aussi, l'été venu, chaque jour il émigre
Aux bons ravins herbus, caillouteux et fleuris,
Où tel vieux paysan surpris
En le voyant s'exclame : « Bigre !
Allons-nous-en ! Ou me v'là pris !
C'grand matou, c'est p'têt'ben un tigre !...

Maurice Rollinat, *Les Bêtes*, 1911 (posthume)

Les gardeuses de boucs

Près d'un champ de folles avoines
Où, plus rouges que des pivoines,
Ondulent au zéphyr de grands coquelicots,
Elles gardent leurs boucs barbus comme des moines,
Et noirs comme des moricauds.

L'une tricote et l'autre file.
Là-bas, le rocher se profile
Noirâtre et gigantesque entre les vieux donjons,
Et la mare vitreuse où nage l'hydrophile
Reluit dans un cadre de joncs.

Plus loin dort, sous le ciel d'automne,
Un paysage monotone :
Damier sempiternel aux cases de vert cru,
Que parfois un long train fuligineux qui tonne
Traverse, aussitôt disparu.

Les boucs ne songent pas aux chèvres,
Car ils broutent comme des lièvres
Le serpolet des rocs et le thym des fossés ;
Seuls, deux petits chevreaux sautent mutins et mièvres
Par les cheminets crevassés.

Les fillettes sont un peu rousses,
Mais quelles charmantes frimousses,
Et comme la croix d'or sied bien à leurs cous blancs !
Elles ont l'air étrange, et leurs prunelles douces
Décochent des regards troublants.

Pendant que chacune babille,
Un grand chien jaune dont l'œil brille,
L'oreille familière à leur joli patois,
Les caresse, va, vient, s'assied, court et frétille,
Aussi bonhomme que matois.

Et les deux petites gardeuses
S'en vont, lentes et bavardeuses,
Enjambant un ruisseau, débouchant un pertuis,
Et rôdent sans songer aux vipères hideuses
Entre les ronces et les buis.

Or l'odeur des boucs est si forte
Que je m'éloigne ! mais j'emporte
L'agreste souvenir des filles aux yeux verts ;
Et, ce soir, quand j'aurai barricadé ma porte,
Je les chanterai dans mes vers.

Villanelle du ver de terre

Le malheureux ver de terre
Vit sans yeux, sans dents, tout nu,
Dans l'horreur et le mystère.

Tortueux comme une artère,
C'est un serpent mal venu,
Le malheureux ver de terre.

Jardinet de presbytère,
Et vieux parc entretenu
Dans l'horreur et le mystère

Tentent par leur ombre austère
Et leur calme continu
Le malheureux ver de terre.

Il suit l'étang délétère
Et le buisson biscornu
Dans l'horreur et le mystère.

Reptile humble et sédentaire,
Dans son trajet si menu,
Le malheureux ver de terre

Fuit la poule solitaire
Et le pêcheur saugrenu
Dans l'horreur et le mystère.

Lorsque la chaleur altère
Le sol herbeux ou chenu,
Le malheureux ver de terre,

Qui de plus en plus s'enterre,
Deviens gros, rouge et charnu
Dans l'horreur et le mystère.

Et c'est le dépositaire
Des secrets de l'inconnu,
Le malheureux ver de terre
Dans l'horreur et le mystère.

La vipère

Pauvre serpent, montre ta tête
Aplatie et triangulaire.
Par ce soleil caniculaire
Dors en paix, formidable bête !

Tu siffles comme une tempête,
Mais j'ai pitié de ta colère.
Pauvre serpent, montre ta tête
Aplatie et triangulaire !

C'est bien doux qu'ici je m'arrête :
Sans te bénir, je te tolère,
Car aujourd'hui l'amour m'éclaire,
Et j'en ai l'âme toute en fête.
Pauvre serpent ! montre ta tête !

La jarretière

Cette vipère de buisson
D'une grosseur surnaturelle
Jarretiérait la pastourelle
Qui dormait, un jour de moisson.

Au froid de ce vivant glaçon,
Elle ouvrit l'œil et vit sur elle
Cette vipère de buisson
D'une grosseur surnaturelle.

Comment oublier la façon
Dont la mignonne enfant si frêle,
Pâle, du bout de mon ombrelle,
Déroula sans un frisson
Cette vipère de buisson !

Maurice Rollinat, *Dans les brandes*, 1877.

La belle porchère

La porchère va remplir l'auge
De son mouillé d'eau de vaisselle.
Les deux bras nus jusqu'à l'aisselle,
Elle va, vient, court et patauge.

— L'air est plein d'une odeur de sauge.
La lumière partout ruisselle.
La porchère va remplir l'auge
De son mouillé d'eau de vaisselle.

Et ma foi ! mon désir se jauge
Aux charmes de la jouvencelle :
Je suis fou de cette pucelle.
— Allons ! verrats, quittez la bauge !
La porchère va remplir l'auge.

La mort du cochon

Moi, qui l'avais vu si petit,
Je fus tout chagrin de sa perte,
Et cette pauvre masse inerte
Ne m'inspira nul appétit.

Lorsque chacun se divertit
Et festoya dans l'herbe verte,
Moi, qui l'avais vu si petit,
Je fus tout chagrin de sa perte.

Mais la porchère compatit
À son sort, dans la cour déserte,
Car, en voyant sa bête ouverte,
Ce sanglot de son cœur sortit :
« Moi qui l'avais vu si petit ! »

Le jambon

Je le vois toujours, ce jambon,
Avec un appétit nouveau.
Fier, il pendait au soliveau
Antique et noir comme un charbon.

Oh ! devait-il être assez bon !
Gros comme une cuisse de veau !
Je le vois toujours, ce jambon,
Avec un appétit nouveau.

Il me hantait pour tout de bon
L'estomac comme le cerveau,
Mais je viens d'en manger. Bravo !
Cette chair est un vrai bonbon.
— Je le vois toujours ce jambon.

La grosse anguille

La grosse anguille est dans sa phase
Torpide : le soleil s'embrase.
Au fond de l'onde qui s'épand,
Huileuse et chaude, elle se case
À la manière du serpent :
Repliée en anse de vase,
En forme de 8, en turban,
En S, en Z : cela dépend
Des caprices de son extase.
Vers le soir, se désembourbant,
Dans son aquatique gymnase
Elle joue, elle va grim pant
De roche en roche, ou se suspend
Aux grandes herbes qu'elle écrase,
La grosse anguille.
L'air fraîchit, la lune se gaze ;
Moitié nageant, moitié rampant,
Alors elle chasse, elle rase
Sable, gravier, caillou coupant...
Gare à vous, goujeonneau pimpant !
Gentil véron, couleur topaze !
Voici l'ogresse de la vase,
La grosse anguille !

Maurice Rollinat, *La Nature*, 1892.

Les deux scarabées

C'était exactement à cette heure sorcière
Où les parfums des champs rouvrent leur encensoir,
Quand l'espace alangui baigne son nonchaloir
Dans la solennité rouge de la lumière.

Le soleil allumant les bruines d'été
Que les feuillages lourds buvaient comme une éponge
Faisait en ce moment le paradis du songe
De l'humble jardinet si plein d'intimité.

C'est alors qu'un rosier m'offrit l'enchantement
De petites bêtes robées
D'émeraude et de diamant :
Je pus assister longuement
Aux amours de deux scarabées.

Ils semblaient, se joignant avec un air humain,
Dans la torpeur de la caresse
Couvrir en eux sur leur couchette de carmin
Tout l'infini de la tendresse.

Et je rêvai d'amants défunts dont les baisers
Se recontinuaient en leur métempsychose,
Devant ces deux petits insectes enlacés
Qui s'adoraient ainsi dans le cœur d'une rose.

Maurice Rollinat, *Les Apparitions*, 1896.

Le jugement des bêtes

Extraits

Par l'œil où quelquefois transpire
Un peu du sphinx de leur esprit,
Par le presque humain de leur cri,
Les animaux semblent nous dire :

« Vous ne savez que nos dehors,
Mais rien du dedans de nous-mêmes.
Pour vous nous sommes des problèmes
Comme les objets et les morts.

[...]
Nul animal ne se prévaut,
Tout comme vous, d'avoir une âme,
Pourtant il a dans son cerveau
De la comédie et du drame.

Ces drames ou ces comédies,
Qu'en voit l'homme, à peine devin
De notre soif, de notre faim,
Et de nos rares maladies ?

Au contraire, en vous notre œil plonge,
Y trouvant, quoique vous soyez
Des hypocrites variés,
La vérité sous le mensonge.

[...]
Par le nombre de vos mimiques,
De vos tics physiologiques,
De vos gestes tristes ou gais,
Vous dessous nous sont divulgués.

Qu'ils s'échappent ou se renfoncent,
Vos regards surtout vous dénoncent,
Même aussi votre son de voix,
L'air de vos silences parfois.

Vous ne le croyez pas, mais nous vous connaissons
Tout de même depuis que nous vous subissons.
Nous sentons que vos cœurs ne valent pas les nôtres,

Votre méchanceté nous trouve conscients.
Si nous sommes rusés, serviles, méfiants,
C'est que nous vous savons plus mauvais que nous autres. »

La journée divine

Mon odieux corps a fait trêve
Et devenant un pur esprit
Dans le végétal qui fleurit
Je circule comme la sève.

Mon extase monte, s'élève,
Jusqu'en l'azur s'épanouit,
Je suis un peu l'herbe qui luit,
L'eau qui court, le rocher qui rêve.

Comme l'air, le zéphir, l'arôme et la clarté,
Ma pensée est éparse en cette immensité
Dont elle voit, raisonne et vit l'architecture.

Le soir vient : je reprends ma bête et mon chemin,
Mais je sais l'infini bonheur d'un être humain
Qui fut pour un instant l'âme de la nature.

Maurice Rollinat, *La Nature*, 1892.

« *Bêtes ou gens du Berry* » en chansons



Laurence Fosse

Les deux petits frères

Le petit coq

Les conseillers municipaux

Michel Caçao

Le petit renardeau

L'écureuil

Les demoiselles

